



HAL
open science

Pour un nouvel art de vivre, Dispositifs innovants dans l'habitat nancéien de l'Entre-deux-guerres

Gilles Marseille

► **To cite this version:**

Gilles Marseille. Pour un nouvel art de vivre, Dispositifs innovants dans l'habitat nancéien de l'Entre-deux-guerres. Cahiers du LHAC, 2015, 2, pp.124-139. hal-02987392

HAL Id: hal-02987392

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02987392v1>

Submitted on 3 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

POUR UN NOUVEL ART DE VIVRE

Dispositifs innovants dans l'habitat nancéien de l'Entre-deux-guerres

Gilles Marseille

124

L'Entre-deux-guerres, vue à travers le prisme déformant du Mouvement moderne, est perçue comme une période de profond renouvellement des dispositifs domestiques¹. L'avant-garde européenne, soutenue par une clientèle ouverte à l'innovation et tirant profit de nouvelles techniques constructives, repense alors tous les paramètres de la demeure et, ce faisant, réforme la vie quotidienne de ses habitants. Mais qu'en est-il dans une ville excentrée comme Nancy ? Le recensement exhaustif de la production bâtie nancéienne des années 1919-1945 mené dans le cadre du Laboratoire d'Histoire de l'Architecture Contemporaine, couplé à la consultation des plans de près de 1 500 maisons et immeubles, fournit les éléments nécessaires pour répondre à cette question². Parmi ces quelque 6 600 édifices, n'émerge qu'une trentaine de réalisations témoignant d'une volonté de reconsidérer les solutions architecturales conventionnelles (ill.1).

Comprendre cette minorité novatrice³ suppose d'interroger ses conditions d'émergence en dressant bilan, par exemple, du milieu socio-culturel des maîtres d'ouvrage, de la formation des architectes et de leurs réseaux professionnels, de la circulation des références et discours d'avant-garde dans la presse nationale et régionale, des techniques de construction innovantes et de leur maîtrise par les acteurs de la construction en Lorraine, etc. Ces facteurs ont été interrogés dans notre thèse de doctorat⁴. Nous nous concentrons ici sur leur résultante, à savoir les dispositifs mis en œuvre dans le corpus restreint défini précédemment et leur impact sur les usages quotidiens des habitants. En la matière, trois thèmes se dégagent : la relation entre la maison et son environnement, le décroisement des pièces de séjour et les évolutions touchant des moments plus intimes comme la toilette et le sommeil.

¹ « Dispositif » désigne ici une « organisation spatiale destinée à produire un effet en terme d'usage » selon les termes de Monique Eleb dans son article « Petites pièces d'architecture domestique », in *In extenso* n°15, 1985, p. 6.



705. - MALZÉVILLE. - Lotissement du Jéricho

Ill.1 : rue de la Paix à Malzéville vers 1930, carte postale, collection Pierre Boyer. Au premier plan, la maison de l'industriel Pierre Auguste Diébold construite selon les plans de Raphaël Oudeville vers 1930.

² Ce recensement est le fruit d'un partenariat entre l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy et la Communauté Urbaine du Grand Nancy (finançant le projet et mettant à disposition son système d'information géographique), en association avec les Archives Modernes de l'Architecture Lorraine (AMAL, association loi 1901). Notre thèse de doctorat *Urbanisme et architecture domestique de l'Entre-deux-guerres à Nancy et dans son agglomération*, soutenue en 2013, a été menée dans le cadre de l'Université de Lorraine, sous la direction de Pierre Sesmat (professeur à l'UL) et Jean-Baptiste Minnaert (professeur à l'Université François-Rabelais de Tours). La documentation des édifices s'appuie sur le dépouillement des fonds W34 et W38 aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (AD54), du fonds du Casier sanitaire 668W aux Archives municipales de Nancy et des fonds d'architectes et d'entrepreneurs conservés dans l'une et l'autre institutions. Un dépouillement tout aussi conséquent avait été mené au milieu des années 1980 par Vincent Braudel et Patrick Dieudonné (exclusivement dans le fonds du Casier sanitaire), aboutissant à la publication de l'ouvrage J.-Cl. VIGATO, V. BRADEL & P. DIEUDONNÉ, *Existe-t-il une architecture de la maison ? Nancy 1904-1970*, Villers-lès-Nancy, CEMPA, 1985. Notre propos s'inscrit dans la suite de cette étude de référence.

³ Nous désignons ce corpus restreint par l'expression « minorité novatrice ». Ce sont autant les objets construits que leurs maîtres d'œuvre et leurs commanditaires qui s'avèrent minoritaires et novateurs face aux milliers d'édifices plus conventionnels de la production courante.

⁴ G. MARSEILLE, Op. cit., p.162-183 et p.534-571. Le Comité Nancy-Paris (1923-1927), grâce à l'action d'André Lurçat et de deux de ses membres tardifs Jacques André et Jean Prouvé, joue un rôle déterminant dans la diffusion locale des conceptions du Mouvement moderne.

Une nouvelle relation au paysage

Investir de nouveaux territoires dans la ville

126

Dans le théâtre social qu'est la ville, la bourgeoisie a ses lieux favoris. À Nancy, il s'agit des rues Lepois et de la Ravinelle au nord de la gare, de la rue des Bégonias et de l'avenue Anatole France à l'ouest ou encore des lotissements du Parc de Saurupt et du Parc du Placieux plus au sud. La maîtrise d'ouvrage progressiste de l'Entre-deux-guerres rompt avec ces usages. Elle anticipe, au moment de l'achat du terrain, le mode de vie spécifique qui sera le sien une fois la demeure construite. Pour elle, l'entre-soi des quartiers fortunés et le désir d'exhiber aux regards du passant la plus belle façade ont peu de poids face à la recherche du meilleur panorama sur la ville et la nature. Le bassin nancéien est propice à cela par son relief ménageant quantité de points de vue lointains sur la vallée de la Meurthe. Le développement de l'automobile permet de s'éloigner du centre ville et d'investir de nouveaux territoires. Parmi ceux-ci, la pente traversée par l'avenue de Boufflers au nord-ouest de l'agglomération permet une orientation idéale vers le paysage plein sud. De nouveaux lotissements sont susceptibles d'accueillir les demeures de ces maîtres d'ouvrage particuliers. Le chauffagiste Maurice Chapuis achète un lot aux Terrasses de Beauregard pour construire en 1934 une maison sur les plans de Jacques et Michel André, à quelques mètres de la résidence de l'architecte suisse César Donnadieu (1931)⁵. D'autres commanditaires fortunés n'hésitent pas à se mêler aux classes moyennes et populaires de l'avenue de Boufflers et des rues de la Côte et Ernest Albert (Laxou). C'est le long de cette dernière voie que Jean Prouvé projette en 1930 de construire sa maison personnelle selon les plans des frères Jacques et Michel André⁶. Le chaos urbain généré en ces lieux par la multitude d'initiatives individuelles prenant place dans un parcellaire non remembré ne semble pas décourager tous ces projets de construction. Les qualités du site et du panorama qui lui fait face l'emportent. Charge à l'architecte de les exploiter à plein en concevant un plan favorisant la relation au paysage.

⁵ Le lotissement des Terrasses de Beauregard est initié en 1921. Les deux maisons sont respectivement 5 et 19, rue de Gerbéviller.

⁶ Voir AD54, W34 11. Jean Prouvé renoncera à ce projet pour une raison inconnue.

S'affranchir des conventions distributives pour tourner la maison vers le dehors

Rien dans les dispositifs distributifs conventionnels ne favorise la relation intérieur/extérieur. L'enfilade longitudinale salon – salle-à-manger entre rue et jardin induit des pièces et des baies étroites et une zone centrale particulièrement sombre. La même enfilade placée transversalement au-dessus du rez-de-chaussée de service⁷ place les pièces de séjour et de réception sur rue et rejette sur jardin les espaces secondaires (escalier, cuisine, salle de bains, etc.). La minorité novatrice casse ces schémas traditionnels en redéployant les fonctions au sein du plan. Cela passe notamment par la migration de la cuisine sur rue. Lucien Weissenburger, architecte de la génération de l'École de Nancy, montre la voie au début des années 1920 avec deux maisons construites aux 3, rue Jacquinot (1923) et 23, rue du général Clinchant (1924), plaçant l'enfilade transversale sur jardin. Les frères André agissent de même en 1934 avec la maison Chapuis, dans laquelle la cuisine s'ouvre sur un balcon donnant sur la rue au nord, libérant toute la façade sud pour les pièces de séjour. De même pour l'architecte Raymond Gombeau et sa petite villa personnelle du 84, rue du Petit Arbois (1931), à ceci près que c'est son bureau qui fait face au paysage.

127

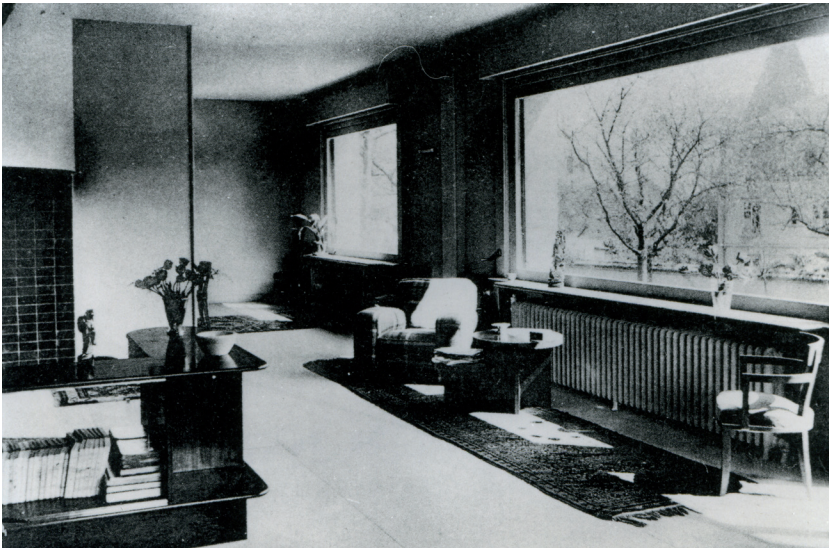
De nouvelles baies pour un contact immédiat avec le paysage

Ce dernier exemple pointe la conception spécifique des baies prévues par les architectes de la minorité novatrice. Raymond Gombeau déploie en effet un bandeau vitré de plus de 10 mètres de large pour ouvrir son séjour, son bureau et sa chambre plein sud⁸. Pour sa maison personnelle, Jean Prouvé, aidé par le duo Jacques et Michel André, imaginait ouvrir une baie de 2,9 x 7,5 m sur le jardin. Cette dilatation des surfaces vitrées trouve une

⁷ Ce dispositif se diffuse au cours des années 1920 et 1930 du fait de l'intégration du garage au premier niveau des maisons mitoyennes et, plus rarement, des villas.

⁸ Ce bandeau de fenêtres n'a rien en commun techniquement avec l'invention de Le Corbusier. Voir les plans in AD54, W3819.

autre expression dans le cas des maisons Bachelet et Mandleur⁹ dont les minces corps de bâtiment, simples en profondeur, sont percés à la fois sur rue et sur jardin pour éclairer les pièces de séjour des deux côtés. L'expérience spatiale s'en trouve profondément renouvelée, marquant une nette rupture avec les enfilades conventionnelles, encaissées et sombres. Dans tous ces exemples, l'ouverture sur l'extérieur est accrue par l'emploi de fines menuiseries métalliques. Fréquentes alors dans la conception des vitrines de commerces, ces dernières sont rarissimes dans la production domestique. Elles réclament ponctuellement un savoir-faire particulier : seul Jean Prouvé aurait pu concevoir la baie de près de 22 m² de son séjour. Les trois villas dites « Majorelle »¹⁰ appellent une solution technique tout aussi novatrice : les fenêtres à menuiseries bois fermées d'une seule glace pouvant atteindre 2 x 4 m disparaissent dans le sous-sol grâce à un mécanisme à manivelle (ill. 2). L'interpénétration intérieur/extérieur est totale.



Ill.2 : vue de l'enfilade hall - salle-à-manger de la villa de Madame Pierre Majorelle, vers 1934, publiée in *Jacques et Michel André, Architecture Nancy 1933-1936*, Strasbourg, Batimod, 1936.

⁹ La maison du sculpteur Émile-Just Bachelet, 40, rue Lothaire II, est l'œuvre de l'architecte Henri Antoine (1925). La villa de l'entrepreneur Marcel Émile Mandleur est due à Albert Michaut (15, avenue du Château à Malzéville, 1934).

¹⁰ En 1933, la famille Majorelle commande aux frères Jacques et Michel André trois villas, sises 14, rue de Santifontaine, destinées à la veuve de Pierre Majorelle, à Jean Majorelle et à Georges Francin (lié à la famille par alliance) (AD54, 119 J 716-717-1190-1192-1193).



Prendre de la hauteur grâce aux terrasses et toits-terrasses

À l'étage de deux de ces trois demeures, les frères André ménagent de larges terrasses offrant un point de vue plus dégagé sur le paysage. Cependant, ils n'adoptent pas le dispositif moderniste du toit-terrasse. La référence assumée à l'architecte américain Frank Lloyd Wright, couplée au climat local, les oriente vers une couverture à pans peu prononcés. Pour la maison du docteur Vérain¹¹, ils optent pour une toiture similaire associée à une casquette de béton armé couvrant 35 des 70 m² de terrasse. Georges et Pierre Clément font fi de ces considérations météorologiques lors de la conception de la maison de l'assureur André (55, rue Marquette, 1933) dont le toit-terrasse imite le solarium aux baies vitrées rétractables de la villa Noailles (Hyères, Robert Mallet-Stevens, 1925). L'analyse de cette réalisation, comme d'autres similaires, fournit une autre explication à la rareté

Ill.3 : vue de la villa Colbert-Beaulieu depuis le jardin, vers 1934. Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 4 N 99.

¹¹ La maison du docteur Vérain est 12, rue de la Croix Gagnée. Le projet de 1933 que nous évoquons ici n'a pas été réalisé (AD54, 119 J 514).

d'un tel dispositif à Nancy : sa difficile intégration au concert des pièces de séjour. Ainsi, pour bénéficier du toit-terrasse de 80 m² de leur villa conçue en 1933 par Georges Vallin, les membres de la famille Colbert-Beaulieu¹² doivent quitter les salon, bureau et bibliothèque de l'étage noble et gravir deux étages d'escaliers (ill. 3). C'est peu engageant. Pour ses réalisations franciliennes, Le Corbusier avait bien anticipé cette difficulté en rapprochant le plus possible séjour et terrasse, jusqu'à les fondre l'un l'autre dans le cas de la villa Savoye (Poissy, 1928-1931).

La nouvelle relation au paysage contribue à l'ouverture de la demeure sur son environnement. Pour être totale, cette évolution doit s'accompagner d'un décloisonnement des espaces de vie afin de libérer la circulation du corps et d'étendre la portée du regard.

Vers le séjour moderne

Sur la clôture de l'espace héritée du XIX^e siècle

Le XIX^e siècle aura été celui du cloisonnement¹³. La recherche d'ordre, dans toutes les sphères de la vie sociale, a contribué à diviser les espaces plurifonctionnels en autant de pièces spécialisées que de pratiques spécifiques. Pas à pas s'est construite toute une codification des usages et des comportements dont l'architecture et le mobilier forment le cadre par la clôture des pièces, leur volume, leur décor, leur équipement (désormais fixe). Cloisonnement et spécialisation des espaces deviennent des signes de distinction sociale : les plus fortunés conquièrent ainsi leur intimité à l'étage des chambres et prouvent à l'étage noble que leur vie fastueuse nécessite l'aménagement d'une grande et d'une petite salle-à-manger, d'un ou deux salons, d'un fumoir, d'un boudoir, etc. Tandis que l'essentiel de la production courante nancéienne s'inscrit dans la continuité de ces modèles hérités, la minorité novatrice s'écarte de cette division spatiale systématique.

¹² La villa est 16, rue Sainte-Cécile (AD54, 4 N 99).

¹³ Les ouvrages de Jean Baudrillard, Georges Duby (*Histoire de la vie privée*), Monique Eleb et même Michel Foucault (*Histoire de la sexualité, La Volonté de savoir*) décrivent tous les enjeux de ce cloisonnement intérieur.

La technique à la rescousse

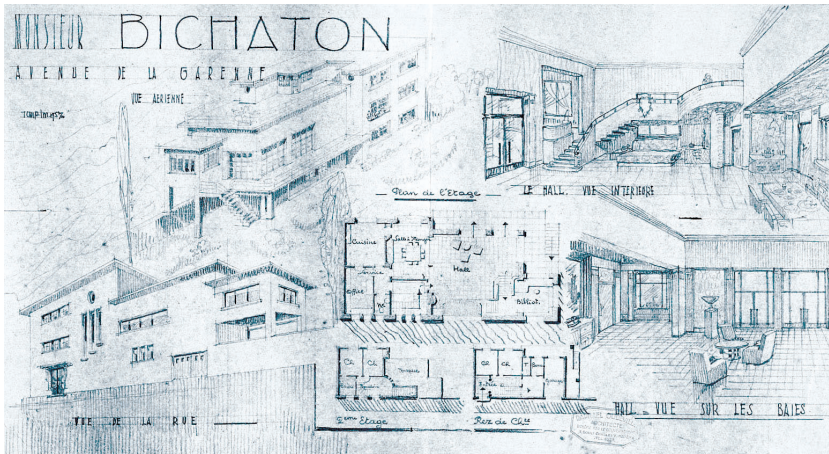
Les nouvelles techniques de construction jouent un rôle déterminant dans cette volonté de dilater les espaces de vie. Raphaël Oudeville en use pour la modeste maison de M. Thomas, 25, rue du général Clinchant (1937), dont la pièce à vivre de 35 m² ne peut être couverte sans point porteur intermédiaire que par une dalle de béton armé. Le même architecte dessine un séjour de 5 x 8,5 m pour M. Colson (33, rue de la Côte, 1931). La difficulté est renforcée dans ce cas par l'ouverture maximale que recherche l'architecte entre les pièces : le premier espace de 42,5 m² communique avec la salle-à-manger de 28 m² (4,5 x 6,3 m) par un passage de 4 m de large sans aucune reprise de charge. Jacques et Michel André, conjuguant les qualités d'architecte de l'un et d'ingénieur de l'autre, proposent une solution plus novatrice encore pour la villa de Jean Majorelle. Souhaitant unifier les trois espaces de séjour formés par la salle-à-manger, le hall (tous deux unis en une unique surface de 10,4 x 5 m) et le salon (20 m² environ), ils laissent apparent le poteau métallique nécessaire au soutien de la dalle entre le salon et le hall. Cette idée serait banale dans une maison du Mouvement moderne mais dans le contexte conservateur du Nancy d'Entre-deux-guerres, elle relève de l'exception remarquable. Tout autre architecte aurait camouflé le point porteur dans une cloison. Le cheminement vers le plan libre est bien difficile loin des grands centres de création avant-gardistes européens.

131

Le hall comme support d'expérimentation spatiale

Ces expérimentations spatiales, si rares à Nancy qu'on serait tenté de les qualifier d'avant-gardistes, sont pourtant désignées sur les plans par un mot hérité du XIX^e siècle : le « hall »¹⁴. L'architecte Jacques Duvaux respecte la forme originelle de ce dispositif anglo-saxon pour la villa de Mme Chambert (14, rue de la Foucotte, 1937) : le vestibule double hauteur accueille l'escalier menant à une galerie distributive au premier étage. Pièce de séjour et de passage faisant communiquer les niveaux entre eux, le hall ne peut qu'intéresser la poignée d'architectes locaux adeptes d'une conception ouverte et

¹⁴ Voir M. ELEB & A. DEBARRE, *L'Invention de l'habitat moderne, Paris 1880-1914*, Bruxelles-Paris, AAM-Hazan, 1995, p.76-81.



dynamique de l'espace domestique. L'emploi de ce mot sur les plans, en remplacement des conventionnels « salon » ou « salle-à-manger » révèle une approche plus souple de la relation entre la pièce et sa fonction. Pour la villa Aubriot (4 bis, chemin de Bellevue, 1933), les frères André substituent à la salle-à-manger un « hall » reliant le vestibule d'entrée surélevé, la cuisine, le salon et la terrasse extérieure. Raphaël Ouderville confère ce même rôle nodal au hall du projet le plus novateur qu'il propose en 1937 à André Bichaton pour sa villa de l'avenue de la Garenne¹⁵ : l'espace se développe dans les trois dimensions et joue le double rôle de communication et de séjour, connectant l'escalier d'entrée, la salle à manger, la terrasse, la bibliothèque accessible par quelques marches, l'escalier des chambres et la galerie haute totalement ouverts (ill. 4). Le même architecte n'en est pas à son coup d'essai : en 1930, le hall de sa propre maison établissait des connexions semblables à ceci près que la chambre principale de l'étage était elle-même ouverte sur la pièce de séjour double hauteur¹⁶.

Ill. 4 : projet non réalisé pour la villa d'André Bichaton vers 1937, collection particulière.

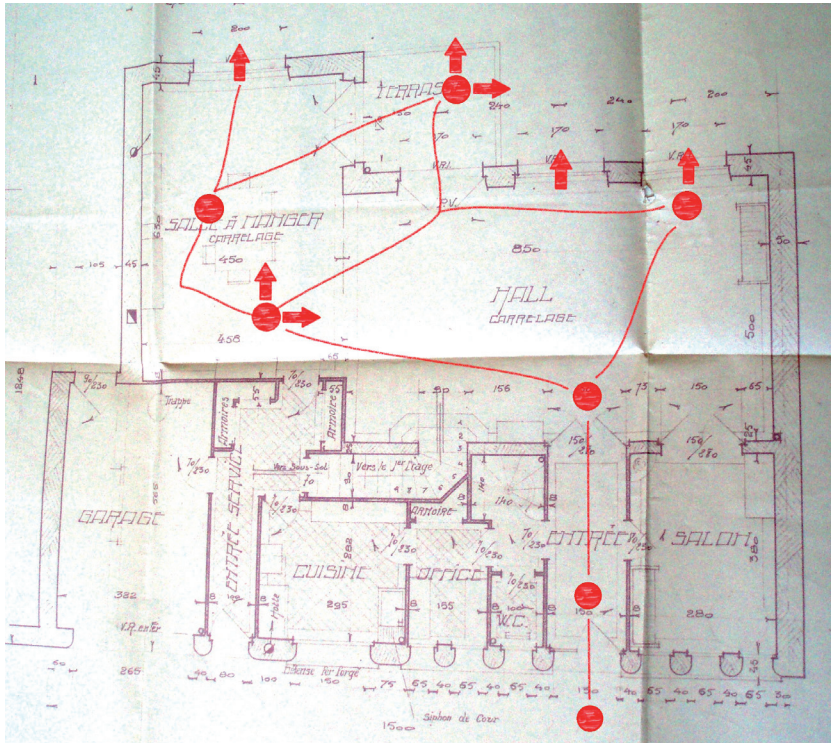
¹⁵ La villa d'André Bichaton, sise 13-15, avenue de la Garenne, a donné lieu à sept projets successifs de Raphaël Ouderville au cours de l'année 1937. Celui cité dans le texte est le plus proche du Mouvement moderne. L'architecte et son client préférèrent finalement une référence plus monumentale à la villa Winslow de Frank Lloyd Wright (1893) pour l'enveloppe extérieure, couplée à un plan plus conventionnel.

¹⁶ La maison est 51, avenue de Boufflers. Pour un rapprochement avec le type parisien de l'atelier d'artiste, voir J.-Cl. VIGATO, V. BRADEL & P. DIEUDONNÉ, *Op. Cit.*, p. 208.

Faire circuler la lumière, le corps et le regard

Abattre les séparations entre les pièces modifie l'ambiance intérieure et le rapport de l'individu à l'espace et à la vue. Ce faisant, on permet à la lumière naturelle de se diffuser plus profondément dans le logement. Le corps n'est plus enfermé dans le tunnel des enfilades salon - salle-à-manger entre rue et jardin mais se déplace avec aisance dans des espaces dilatés où toutes les transitions entre les pièces sont facilitées. Le regard traverse l'espace sans contrainte, portant son attention sur un objet ou une personne se tenant à plusieurs mètres. Regard et mouvement agissent donc de concert dans un espace où les barrières psychologiques des usages codifiés se relâchent, autorisant toutes les souplesses de la vie moderne. L'expérience de ces intérieurs sans équivalents à Nancy devait particulièrement frapper les visiteurs qui en poussaient la porte pour la première fois. Citons deux cas parmi bien d'autres. L'invité de la famille Colson garait son automobile devant le 33, rue de la Côte voit se dresser devant lui une singulière façade nord dont les petites baies laissent peu de place au regard. Le seuil franchi, il s'engage dans un étroit couloir d'1,5 x 4 m fermé aux deux extrémités. Il s'avance, écarte les deux vantaux de la porte battante et se trouve alors dans le séjour de plus de 40 m² où trois baies ouvrent la quasi-totalité du mur sud sur le paysage nancéien. Son regard est appelé par le développement plus profond encore de la salle-à-manger sur la gauche. Et libre à lui de s'avancer sur la terrasse à la jonction entre les deux pièces pour découvrir de nouveaux points de vue sur l'extérieur (ill. 5). Les frères André savent jouer des mêmes subtilités. Le regard du visiteur de la villa Aubriot bute d'abord sur la large conduite de cheminée placée volontairement face à l'entrée. Il ne découvrira l'ampleur de l'espace du séjour et surtout le bandeau quasi continu de baies oblongues ouvrant sur le paysage qu'après avoir fait un pas de côté sur sa droite. Le fait que le vestibule d'entrée surplombe de quelques marches les pièces à vivre ajoute encore au dynamisme de cette découverte spatiale. Ici aussi, le corps peut suivre le regard vers le paysage en sortant sur le balcon filant qui prolonge l'espace intérieur.

On voit à travers ces exemples comment les architectes nancéiens les plus novateurs conçoivent des demeures dont la dynamique centrifuge conduit subtilement le visiteur à explorer l'espace décroisé de la maison et ses liens avec le paysage. Leur volonté de repenser les usages concerne également la vie intime et quotidienne de leurs clients.



Réforme de la vie intime

Une autre façon de faire sa toilette

La seule évocation de la villa Savoye ou de la Maison de verre (Pierre Chareau et Bernard Bijvoet, 1928-1931) suffit à démontrer à quel point l'Entre-deux-guerres est une période d'innovation dans la conception des pièces d'eau. À l'époque, la question de l'hygiène anime quantité de débats dans la presse nationale tant sur le thème de l'éducation à la propreté du prolétariat que sur celui du style le plus convenable des espaces de toilette de la bourgeoisie. Le dépouillement des archives et la lecture des ouvrages de Monique Eleb démontrent que la nouveauté des années 1920-1930 n'est

pas à chercher dans la multiplication de ces pièces au sein de la demeure, mais dans leur dispositif et leur équipement¹⁷. L'alternative entre baignoire et douche semble être un thème significatif pour marquer la ligne de partage entre la production bourgeoise courante et le sous-corpus plus novateur évoqué ici. Au début du XX^e siècle, cette question était associée aux ouvriers : la douche leur était conseillée car elle est plus économique et plus rapide¹⁸. Au cours de l'Entre-deux-guerres, le débat intéresse les plus aisés par le biais de l'hydrothérapie. Selon le *Larousse ménager* de 1926 :

L'eau froide, projetée avec force, comme dans la douche, agit sur la circulation. [...] La sensibilité est régularisée, c'est-à-dire relevée chez les déprimés, atténuée chez les excités. L'eau tiède [...] agit comme calmant. [...] L'eau très chaude tonifie en application courte. L'hydrothérapie a des résultats bienfaisants sur la nutrition ; elle habitue à réagir contre le froid atmosphérique ; elle est particulièrement recommandable aux lymphatiques et aux nerveux, aux enfants qui s'enrhument au moindre froid, aux personnes fatiguées par la vie mondaine ou les travaux intellectuels. [...] La douche est un emploi de l'eau avec effet de percussion ; et pour cette raison, elle est plus active que le bain.¹⁹

C'est sans doute sur la base de tels conseils que s'opèrent les choix des familles Aubriot, Chambert, Chapuis, Colson, Francin, Majorelle et Michon. Toutes font installer une douche dans leur salle de bains²⁰. Chez Mme Chambert, Georges Francin et Jean Majorelle, la douche intervient en complément de la baignoire dans la même pièce d'eau. Les Colson et Michon²¹, devant gérer une famille nombreuse, choisissent d'ajouter une cabine de douche isolée à l'autre extrémité de l'étage des chambres, sans doute pour faciliter le passage à la toilette de chacun lors des matinées chargées. Le docteur Aubriot, pour sa part, abandonne totalement la baignoire et ne conserve qu'un bac de douche. Mais le cas nancéien le plus significatif de l'évolution de la pratique de l'hygiène est la maison Chapuis.

¹⁷ La multiplication des pièces d'eau dans les intérieurs est un fait qui concerne la période 1870-1914 ; nous en avons confirmation dans le dépouillement du fonds du Casier sanitaire de Nancy.

¹⁸ Y. CARBONNIER, *Les Premiers logements sociaux en France*, Paris, La Documentation française, 2008, p. 166-167.

¹⁹ « Hydrothérapie », in E. CHANGRIN & F. FAIDEAU, *Larousse ménager*, Paris, Larousse, 1926, p. 674-677.

²⁰ Le seul exemple d'une douche hors du sous-corpus novateur présenté ici est la villa de l'architecte André César-Millery, 7, rue des Brice, 1925. C'est dire la rareté de ce dispositif.

²¹ La maison du docteur Michon est 8 bis, rue Désilles. Elle est l'œuvre des frères Marcel, Maurice et Maxime Schreiner et date de 1935.

À l'étage noble, la salle d'eau, voisine des pièces de séjour, est non seulement équipée d'une baignoire et d'une douche, mais est surtout éclairée zénithalement à travers un plafond de verre. Hygiène et lumière sont ici intimement liées. L'innovation hygiéniste concerne aussi la domestique logée au rez-de-chaussée dans une chambre qui ouvre, luxe suprême, sur une salle de bains toute équipée avec baignoire. C'était probablement la seule bonne de Nancy à jouir d'un tel privilège.

136 Une nouvelle conception de la chambre chez les frères André

La chambre est un second espace intime connaissant des évolutions ponctuelles parmi la production architecturale novatrice des années 1920-1930 à Nancy. Sa mutation concourt au rapprochement entre les membres de la famille dite nucléaire (parents, enfants) qu'observent les historiens des mœurs pour cette période. Les frères Jacques et Michel André proposent ici les conceptions les plus innovantes. Leur projet de maison pour Jean Prouvé (1930) et ceux imaginés pour les médecins Vérain et Aubriot sont fondés sur un dispositif modifiant profondément la relation entre les chambres et le reste de la demeure. Observons tout d'abord que, dans les trois cas, l'ensemble du logement s'organise sur un seul étage, ce qui tend à rapprocher les pièces de jour et de nuit et ainsi à unifier tous les moments de la vie familiale. On constate par ailleurs que les chambres ont une surface très réduite. La plupart mesure 9 m²; la plus grande, pour les parents, 14 m². Si l'on considère l'ensemble du plan de ces logements, on comprend la logique des deux concepteurs : aux petites chambres répond le grand séjour ouvert sur le jardin et le paysage. Autrement dit : à l'espace individuel (voire individualiste) de la cellule privée répond l'espace de vie familiale commun où l'on partage des moments ensemble. Ce dispositif est doublement évocateur pour l'historien de l'architecture nancéienne. Il rappelle d'une part la dialectique entre les 161 chambres individuelles de 10 m² et les espaces collectifs (sanitaires, restaurant, salles de réunion) que les frères André employaient déjà en 1930 lors de la conception d'un immeuble pour ouvriers et ouvrières célibataires à construire avenue du XX^e corps²².

²² On trouvera les détails de ce projet de la SAHBM de l'Est in AD54, W34 11.

Le projet, laissé sans suite du fait de la crise économique, tirait probablement son organisation du modèle des Dom-komuna soviétiques où l'individualisme est exclu au profit de la vie en collectivité. Les maisons Prouvé (1930), Vérain et Aubriot anticipent par ailleurs une autre réalisation singulière de l'architecture domestique nancéienne : la « seconde » maison de Jean Prouvé qui, contrairement à celle de 1930, dépassa le stade du projet pour être construite durant l'été 1954 sur les hauteurs de la rue Augustin Hacquard. La relation entre petites chambres et vaste séjour est identique et, cette fois, le maître d'œuvre a expliqué son choix : pour Jean Prouvé, cela correspond à une conception de la famille où l'essentiel se passe dans l'espace collectif tandis que la chambre est réservée au sommeil et à l'étude²³. L'analyse des demeures dessinées par les frères André au début des années 1930 démontre que cette idée avait en fait germé dans l'esprit des deux hommes et de leur premier client privé dès septembre 1930.

Une nouvelle proximité avec les domestiques

La maison bourgeoise du début du XX^e siècle comporte une autre catégorie de chambres connaissant une évolution sous le crayon des architectes les plus novateurs : les chambres des domestiques. L'usage hérité veut que les bonnes logent sous les combles, dans un espace résiduel, qui tend à maintenir une certaine ségrégation sociale. Il en est encore ainsi dans la plupart des maisons bourgeoises nancéiennes des années 1930. Mais qu'advient-il quand, à force d'innovation, on remplace le toit à pans par une couverture surbaissée ou un toit-terrasse ? Sans combles, où loger les domestiques ? C'est la question à laquelle font face les frères André, les frères Clément, Albert Michaut, Raphaël Oudeville et Georges Vallin. Certains continuent de parquer les domestiques au sommet de la demeure, mais l'aménagement d'un toit-terrasse rend ce choix totalement paradoxal : les bonnes ont la meilleure part de la maison, au soleil, à l'air libre, face à la plus belle vue et en contact étroit avec une terrasse de plusieurs dizaines de m². C'est pourtant ainsi que sont conçues les demeures André (assureur), Colbert-Beaulieu et l'immeuble 6, rue Émile Gallé à Laxou²⁴.

²³ Entretien avec Catherine Coley, mars 2010.

²⁴ Cet immeuble est attribué, par style, à Raphaël Oudeville (circa 1934).

Une deuxième solution consiste à renverser le dispositif de la maison traditionnelle en mettant les domestiques au rez-de-chaussée parmi les pièces de service. C'est ainsi que procèdent Michaut pour la villa Mandleur et les André pour les résidences Chapuis et Madame Pierre Majorolle. Une nouvelle proximité entre maîtres et domestiques est plus sensible dans le troisième dispositif observé. Cette fois, les deux classes dorment ensemble au même niveau. La hiérarchie sociale impose encore de souligner la *distinction* : à l'étage des villas Colson, Francin et Jean Majorolle, une cloison isole les chambres des bonnes, celles-ci sont toujours au nord (soit au plus mauvais emplacement pour la lumière et la chaleur) et chacun est tenu d'employer ses propres sanitaires. Mais l'évolution est bien là : maîtres et serviteurs se rapprochent au point de dormir au même étage, à quelques mètres les uns des autres.

Conclusion

L'innovation est le fait de quelques-uns, rarement de la masse. À l'échelle nationale ou européenne, les réalisations de l'élite avant-gardiste du Mouvement moderne ne représentent qu'une poignée d'objets parmi des centaines de milliers plus conventionnels. Le même phénomène s'observe à l'échelle d'une ville comme Nancy où la minorité novatrice atteint péniblement les 5‰ de la production bâtie totale. Le parallèle s'arrête là car, tandis que l'élite européenne trouve les relais éditoriaux, critiques puis historiographiques pour occuper le devant de la scène et frapper les esprits, les efforts des architectes locaux pour repenser la conception de la maison restent dans l'ombre. Il n'en existe aucune trace dans la presse d'époque, encore moins dans l'histoire de l'architecture, et seul un patient travail de repérage de terrain et de dépouillement d'archives permet d'en donner un aperçu.

Pourtant, sans atteindre la sophistication des œuvres de Le Corbusier, Ludwig Mies van der Rohe ou Pierre Chareau, cette production n'en reste pas moins intéressante. Loin de se limiter à l'introduction ponctuelle de solutions modernistes glanées dans quelque revue, elle se distingue par une refonte totale des dispositifs domestiques, depuis le choix du site d'implantation jusqu'à l'équipement de la salle de bains, en passant par les techniques de construction. Et tout démontre que cette reconfiguration du système de la maison en tant qu'objet bâti vise une modification

concrète des usages quotidiens au sein du foyer, tant dans le rapport à l'environnement que dans les relations entre les individus d'une même cellule familiale. En cela, cette production constitue une forme de modernité spécifique qu'une exploration historique et analytique plus poussée permettrait de raccorder aux développements que connaîtra l'architecture domestique au cours des Trente Glorieuses.